

prend place à l'Elysée dans une situation de Conseiller encore plus élevée.

Malheureusement, la tête fragile de Sapeck n'a pas résisté à un tel changement de climat : le retour à la sagesse et à la discipline bourgeoise après le tourbillon du Latin et de la Butte. Il est interné en 1889. Jules Jouy ne le suit pas dans ses consignes de sagesse; il ne tarde pas à voir ses pressentiments s'avérer exacts, comme Sapeck, il mourra à l'asile.

Décidément le Moloch fumisme dévore ses enfants.



CHAPITRE II

UNE PHILOSOPHIE FUMISTE

En avançant l'existence certaine d'une philosophie fumiste, nous étonnerons ceux qui n'ont d'yeux que pour balayer les surfaces sans savoir interpréter les signes.

Le rire - encore mal étudié - conserve tout son mystère en ne traduisant pas avec certitude la joie intérieure. Rires jaunes, rires crispés, rires hystériques, n'émanent pas toujours d'un cœur gai, loin s'en faut. Souvent, ils accompagnent le burlesque des situations dans le décalage occasionnel entre deux réalités contraires ou mal assorties.

Les époques les plus troubles compensant l'ennui environnant se rattrapent dans la rigolade. Consciencieusement, combattant leurs spleens par le traitement drastique du rire, elles soignent leur vague à l'âme par des surdoses d'humour.

Les occupations étrangères, les invasions, les guerres sans merci suscitent les pires déferlements. Les fins-de-siècles, les pressentiments de catastrophes imminentes, les sinistres après-guerres s'accompagnent d'excès en sens

opposés : les excès de noir pessimisme, de fin-de-tout, goût d'anéantissement dans les drogues, les musiques sauvages, et pareillement pour les mêmes causes la fuite dans les pitreries burlesques.

Cette psychologie du comportement devrait interloquer les sourcilleux "socio quelque chose" et les "psys". Particulièrement, le fumisme devrait susciter leurs études attentives et circonstanciées.

La "décadence" s'illumine des feux d'artifice excessifs : lyrismes explosifs, hermétismes des incompris, soifs de vivre débridées brûlant la chandelle par les deux bouts, enfermements ascétiques des orateurs sans emploi, explosions extraverties des timides, et - ce qui nous occupe présentement - le comique à froid en réponse à la douleur interne.

Les uns échappent à leur civilisation déclinante par une trouée vers le merveilleux, les mythes des temps révolus, l'au-delà et le surnaturel; d'autres soulignent en riant le ridicule des comportements humains.

L'hydropathe participe un peu des deux attitudes dans son comique mi-sérieux, mi-drôle. Le pince-sans-rire fait recette. La face glabre d'un Mac-Nab, l'humour noir d'un Rollinat, d'un Jules Jouy, le visage impassible d'un Alphonse Allais contrastent avec le rire de la salle. Sur scène, l'acteur ne se départira pas de son allure de croque-mort, de responsable de la Morgue, de gardien de cimetière. Le macabre hydropathesque n'est pas seulement un goût morbide gratuit. Une peur légitime de la mort obèse ce petit monde artiste dont plusieurs trouveront solution religieusement dans une connaissance eschatologique de l'au-delà et de l'en-deçà.

L'hydropathe, pour l'heure, la traite ici-bas et sans tarder par boutades, jongleries et danses des morts grotesques, ponctuées du rire rassurant des autres(1).

Un premier élément de la philosophie hydropathe commence à se formuler : plus l'être intérieur sera triste et désolé plus, en compensation, l'être extérieur devra se livrer à la cocasserie, à la fumisterie monumentale.

Le fumiste, essentiellement schopenhauerien, s'exteriorisera dans le gigantisme de la gaudriole.

Voyez en exemple le premier apôtre du genre s'inscrivant dans l'histoire hydropathesque, le prince pour ne pas dire le messie, l'initiateur de ce particulier dédoublement de personnalité : Sapeck.

A tourner les pages de cette époque, nous retombons systématiquement sur ce personnage hors ligne, l'inspirateur des grands "comiques à froid" fin-de-siècle, le chef d'école fumiste : Sapeck.

Le "président Goudeau", principal organisateur du mouvement rive-gauche, puis du Chat Noir sur la Butte sacrée reconnaît le premier sa dette au futur Conseiller de Préfecture :

"de mes fréquentations avec l'illustre Sapeck, j'avais conçu le fumisme, une sorte de dédain de tout, de mépris en dedans pour les êtres et les choses, qui se traduisant au dehors par d'innombrables charges, farces et fumisteries.

"(...) Plus tard aux Hydropathes, comme au Chat Noir, il y eu toujours en même temps que des poussées littéraires et artistiques souvent schopenhaueriennes, une large part faite au désopilement de la rate. (...) je dois un cerje à Sapeck pour m'avoir initié à cette folie intérieure, se traduisant au dehors par d'imperurbables bouffonneries"(2).

(1) Parallèlement, nous poursuivons dans A Re-bours une série d'études : Rollinat et les Hydropathes macabres où nous essayons de dégager le "sérieux" de ces amuseurs de foule.

(2) E. Goudeau, op. cit.

Le rire franc se greffait donc sur un fonds pessimiste souvent désespéré. Ne nous hâtons pas de distinguer deux clans d'humanité : les sérieux et les drôles, ils ne sont que les aspects visibles du caractère distingués par des modes d'expression. D'une façon ou de l'autre l'Art sert à inscrire pour les sens l'abstraction d'une religion ou d'une philosophie de l'existence.

Rabelais avait son mot à dire et Cervantès et Molière, leur forme d'esprit les poussait à employer ce langage universel de la drôlerie. Non, ne les blâmons pas d'avoir choisi la "désopilation de la rate" à la sèche dissertation.

Le rire, l'ironie, la blague ne sont pas choisis délibérément par ceux qui s'en servent. La philosophie latente cachée sous ce vernis peut servir de psychothérapie. Certain lui doit une chance de se montrer en public, de secouer son impuissance d'être. Goudeau avoue franchement que ce fut son moyen de paraître et de vaincre son naturel velléitaire :

"cet exercice de blagueur à froid, ces essais de mise en scène fumiste, donnaient au provincial l'aplomb dont sa timidité avait un rude besoin".

L'aveu n'est pas à négliger, même les riches natures ont besoin d'un ressort puissant pour les faire jaillir à la face du monde. D'une nature opposée, contradictoire au possible, son cousin germain, le génial Léon Bloy sortait par l'invective de sa timidité innée; seule la Sainte Colère lui donnait des ailes prophétiques. L'indulgence n'étant pas son fort, il ne pouvait qu'éprouver un souverain mépris pour ce parent "hérétique". Pourtant, il collabora sans faire tache au journal du Chat Noir dans la bande fumiste avec Allais et les propagateurs de l'Évangile Fumiste. Goudeau, lui, en fut le Saint-Paul, l'apôtre des gentils, le fondateur d'Églises et propagateur de la Foi.

Goudeau, à l'instar de son Maître, concevait

le fumisme hors des agressifs moralismes, il croyait à la libération du genre humain opprimé : les impénitents rêveurs. Il se distinguait encore plus de son cousin Bloy en n'étant ni frondeur, ni satirique; on pourrait lui appliquer le mot de Nodier à propos de Désaugiers, "malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne". Nous irons plus loin, Goudeau nourrissait de généreux sentiments. Nous le croyons tout à fait sincère quand il expose dans Dix ans de bohème les motifs de son action :

"Et, toutefois - admirez la contradiction - j'éprouvais toujours un vague remords à me moquer des faibles et des petits. Une bonté naturelle - bonté bête! - me forçait à les plaindre. Je fis même des excuses à ce pauvre diable de contrôleur que j'avais malmené.

"De là naquit en moi, au lieu de la haine sociale, haine que j'aurais pu concevoir contre les détenteurs de la publicité, contre les égoïstes qui ne voyaient qu'eux et leurs camarades, d'après cet axiome du poète Gilbert : Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis! au lieu d'une fureur contre le mauvais état actuel de la chance, oui, naquit en moi une tendresse pour les humbles poètes qui, pauvres honteux de l'idéal, se consomment en des mansardes ignorées. A voir tant de génies quelconques émerger facilement au jour, grâce à la complicité des camaraderies, je regardais aussi vers les toits, les fenêtres éclairées des septièmes au-dessus de l'entresol, rêvant peut-être qu'un génie inconnu se débattait là contre la difficulté d'apparaître, dans le sombre nuage de l'Inédit. Je croyais entendre une voix crier à ces Prométhées de nos greniers caucasiens : Tu seras obscur à perpétuité!

"Et m'imaginant que bien des forces se perdaient ainsi, je devenais apôtre. Oh! rêve! j'aurais voulu ouvrir toutes grandes les portes d'un théâtre imaginaire et grandiose à ces

soiffés degloire. L'idée du théâtre des hydro-
pathes devait sortir de là. Passons".

Admirez aussi le charitable procédé "au lieu
de la haine sociale"... "au lieu d'une fureur
contre le mauvais état actuel de la chance"...
ça n'est pas le cousin fulminant qui parle. Gou-
deau conçoit une action positive en faveur des
"écrasés de l'Art" en leur permettant d'unir
leurs efforts, et il leur dicte une excellente
recette, pratique :

"Riez d'abord de votre misère; au lieu de
tirer le Diable par la queue, ce qui n'a pour
effet que de l'exciter et de renforcer sa per-
secution satanique, riez-lui au nez contre le
mauvais sort".

A tout prendre, voilà de la saine théologie,
- le cousin Léon ne le démentirait pas -: Tour-
ner l'Archange déchu en dérision, le faire cui-
re à petit bouillon dans son orgueil infini,
voilà de la bonne politique exorciste.

Emile Goudeau appelle la revanche des hum-
bles, sans aigreur, sans récrimination, sans
promenade de pancartes revendicatives sur la
voie publique. Il prêche un système d'autodé-
fense; impuissants, les petits talents épars
seront invincibles rangés en bataille. Fort de
ces principes, il s'élançe à l'assaut du quar-
tier pour recruter.

Il s'attelait à un problème jusque là inso-
luble. Tout le monde connaît l'irréductible in-
dividualisme de ce monarque totalitaire en son
île idéale : l'artiste. Ne vous attendez donc
pas à voir défiler une troupe disciplinée. On
ne pourra jamais rêver plus incohérent, plus
brouillon, plus anarchique que les réunions hy-
dropathes.

"Les hydropathes, nous dit Goudeau, formaient
au début un inextricable fouillis de tendances
diverses, contraires : supposez une bouillabais-
se".

(Remarquez cependant les mots employés à des-

sein, famille et bouillabaisse, cette dernière
à partir d'éléments fort divers constitue une
unité... bien appétissante).

"C'était une chambre des députés en réduction : toutes les diversités d'idéal ou de réalité se bouscullaient dans ce microcosme. Et tout cela virait, tournait, cuisait dans son jus, bouillonnait, écumait, faisait sauter le couvercle et secouait la marmite au point que souvent le président, cuisinier chef, envoyait son tablier à tous les diables. Heureusement, c'était la jeunesse et le rire qui reprenaient le dessus. Une bande de fumistes, épris d'art, mais gouailleurs, se forma dès lors, sauva l'institution au début, puis, plus tard, par la force des choses, en fit la ruine".

Dans un premier temps, le président essayait d'unifier la droite et la gauche de son turbulent Palais Bourbon :

"Les fumistes ayant à leur tête le redoutable Sapeck, ne songeaient qu'à se gausser de tout, tandis que les hiérarques convaincus poussaient le bureau présidentiel à tenir haut et ferme le drapeau de l'art"(3).

Secrètement, le coeur de Goudeau penchait du côté des trublions anarchistes, mais son rôle présidentiel l'obligeait à servir de trait d'union entre les tendances. Nous lui discernons l'honneur d'avoir réussi un exploit unique dans les annales : avoir pu regrouper les plus égotistes de l'espèce humaine, les artistes. Dans un ensemble... incohérent, et il faut bien le dire pour peu de temps, car le ciment unificateur (le fumisme) tenait plus de la dynamite que d'autre chose.

Toute société humaine tient de l'hydre à deux têtes : la tête officielle, législative et exécutive, et la tête spirituelle et idéologique; l'une s'appelle Goudeau, l'autre s'appelle Sapeck. Ce dernier était un fameux activiste.

(3) op. cit.

L'illustre farceur, le véritable promoteur de "l'esprit nouveau" ne s'enterrait pas dans les Etats-Majors fumant des Havanes en piquetant des cartes de petits drapeaux. Lui, cornette brandissait l'oriflamme à la tête de ses sections. Il prêchait en outre plus éloquemment qu'avec des mots, marquant au fer rouge "l'imbécillisme" de son temps, il frappait sur l'enclume pour forger l'humour nouveau. Sapeck n'était pas muet pour autant. L'hydropathe Champsaur entendit la bonne parole tomber de la bouche même de Gontard (alias Sapeck, alias Bataille) :

"Gontard est celui qui fit pousser, sur la rive gauche, après la guerre allemande, le premier éclat de rire, car lui, important et digne, majestueux même, ne rit presque jamais, selon les règles du fumisme dont, ce soir, il prononçait le manifeste :

"- Etabli par Jésus-Christ, dont un calembour assez répandu, dit avec sérieux, - "tu es Pierre, et sur cette pierre..." - fonda en même temps l'église catholique, le fumisme est incomparablement supérieur à l'esprit.. En effet, l'homme d'esprit peut se moquer d'un imbécile par une série de traits que celui-ci ne comprend pas toujours, tandis que le fumiste accepte les idées de l'imbécile et lui en fait donner la quintessence pour divertir la galerie. L'esprit dure un moment, comme une fusée, et l'ineptie est éternelle. Or, pour extraire le ridicule de la bêtise en d'infinis effets réflexes, la gravité est logique, car le rire effaroucherait l'imbécile... Quoi de plus bête, d'ailleurs, qu'un homme d'esprit riant après avoir lancé un mot et semblant se trouver lui-même très spirituel ?... Observez, que cet homme d'esprit peut avoir cueilli sa provision humoristique chez les autres, tandis que le "fumiste" doit dissimuler son esprit personnel sous la bêtise empruntée. Je suis un gommeux qui se cache, - pour ne pas me distinguer, - sous une peau d'âne.

"Il s'était levé, au milieu de son discours,

tenant d'une main, sur sa poitrine, le petit chien qu'il avait pris dans sa poche, et, de l'autre, augmentant ses gestes de toute la longueur de sa badine. Voreux l'interpella en lui demandant le comble de l'optique et Gontard riposta, sans hésiter, que c'est de voir ce qu'on entend"(4).

ENCORE DINAH SAMUEL

Nous avons encore fait appel à Dinah Samuel pour mieux saisir l'esprit fumiste.

Dans notre Centenaire des Hydropathes, nous avons déjà utilisé le premier et le meilleur ouvrage du polygraphe Champsaur. Il a connu tous les acteurs et n'a pas ménagé ses critiques dans sa première édition où ils sont à peine dissimulés sous de transparents pseudonymes. La lecture synoptique de plusieurs éditions nous réserve bien des surprises. L'édition de 1925 imprime les noms propres en clair, ce qui oblige l'auteur à modifier son texte. Patrice Montclar (alias Champsaur) qui a gardé son masque, rétrospectivement peut se donner des allures prophétiques :

Ainsi dans la première édition :

"Zeph se laissait railler par Montclar qui improvisait un poème sans rimes, mais en revanche avec des hiatus, pour parodier un des monologues de son camarade : mon ami Loz".

Le texte corrigé entrevoit le futur :

"Cros se laissait railler par Montclar qui improvisait un poème sans rimes : Mon ami Loz. Il fondait, sans le savoir, avant Gustave Kahn, l'école du vers libre".

Couvert d'un pseudonyme, Champsaur pouvait agir avec désinvolture avec la vérité historique. Ayant repris leurs véritables identités, les personnages du roman à clés reprennent par

(4) F. Champsaur: Dinah Samuel, Pierre Douville, s.d.

la même occasion leur véritable aspect physique :

En 1885 :

"Gontard "court un petit peu, un tout petit peu bedonnant, allongé d'un chapeau gris, de haute forme, la face soigneusement rasée, sauf une petite moustache aux poils clairsemés et retroussés, serré, comme par un corset dans un gilet de soie à fleurs se laçant sur les reins, vêtu d'un habit noir, d'un pantalon clair à sous-pieds, d'un pardessus gorge de pigeon et d'un petit chien passant sa tête par une poche de côté, Gontard, - à la main, un stick de jockey, indice de ses préoccupations, car il voulait organiser à Longchamps, ce qui fut fait depuis en miniature à l'Hippodrome, des courses de femmes, - est le chef glorieux de l'école "fumiste".

En 1925, Sapeck, cette fois, entré dans l'histoire réintègre sa véritable grandeur :

"Sapeck, de haute taille, allongée encore d'un chapeau gris, de haute forme etc..." La suite reste conforme à la première édition y compris cette étrangeté de style : "vêtu d'un habit... d'un pantalon clair... et d'un petit chien..."

Écrit au présent, le roman de 1885 signale : "Gontard est le chef glorieux de l'école fumiste". Les autres éditions parlent au passé d'un heureux temps révolu.

Les successives éditions de Dinah reproduisent sans variantes la profession de foi de "celui qui fit pousser sur la rive gauche, après la guerre allemande, le premier éclat de rire" (souligné dans les éditions plus récentes). Champsaur a dû noter à chaud la voix de l'illustre et s'en voudrait de dénaturer un texte vénérable.

Comment ne pas voir dans ce texte ce que sera "l'humour moderne", l'humour sans rire des monologues de Charles Cros, d'Allais qui buvait littéralement les paroles du Maître, l'humour

des Moralités légendaires de Laforgue, de Courteline, et pourquoi pas l'humour ubuesque de Jarry. L'humour nouveau renonce au mot piquant des petits marquis du XVIIIe, habillant spirituellement leur malignité suffisante, drapant noblement, presque pudiquement, les plus turpides grossièretés.

L'humour moderne avec une rigueur d'entomologiste, à la suite d'Henry Monnier et d'Honoré Daumier, regarde à la loupe la souveraine bêtise humaine celle "qui seule peut donner une idée de l'infini", comme le remarque l'humoriste à ses heures, Ernest Renan.

À partir de 1878, l'année où naquit ce curieux animal à pattes de glace : l'hydropathe, la jeunesse s'engouffra dans cette "joyeuseté désespérée", cette décadence où soufflait déjà une brise de renaissance. Champsaur partagea un temps l'ambition de ces poètes désintéressés; lui, voulait avant tout "arriver" et vite, il les abandonna à leur silence. Malgré tout, il tirait une certaine fierté à avoir été des leurs et à avoir été leur Froissart. Il ajouta à l'édition de 1925 cette note quelque peu désabusée :

"Hydropathes, jeunes ambitieux, vers 1880, désireux de la gloire et de tout, vous avez été remplacés par d'autres bandes, dont les fronts voulaient, comme vous, se laurer d'or, les Hirsutes, les Symbolistes, par des groupes ardents et magnifiques autour d'une revue, La Plume. Et vinrent d'autres cohortes : les Décadents, les Décadenculets, sur les talons des aînés, sans pitié pour ceux qui ne sont pas en posture de leur distribuer des honneurs ou des prix, veulent les jeter dans le fossé, des hardis dont les faces hurlent. "Tuer les vieux! Jouir!" C'est la vie. Des jeunes de trente ans se précipitent, tout de suite, arrivistes pratiques et forcenés, dès le premier livre, sur les rubans rouges, les places, les hautes situations, les rosettes. Que restera-t-il, en l'an 2000, de tous ces grouillements de microbes humains ?

Moins peut-être que du vibrionnement littéraire et artistique d'il y a quaranté ou cinquante ans dont, alors, on ne connaîtra plus que ce livre - ou rien".

Champsaur a raison, sans son roman nous ne saurions rien, ou presque, de la vie intime de ce groupuscule et de son esprit. Il a fait revivre les belles heures de sa jeunesse, illustrées des portraits de ces jeunes pleins de ferveur, épris de beauté, drapant leurs spleens sous le manteau de la fumisterie drôle.

Dinah Samuel reste malgré tout un roman où le romancier en a pris à son aise avec la vérité historique. Ce texte évolue avec le temps, les anecdotes changent de héros au gré des éditions successives. Ainsi vous pouviez lire dans l'édition Douville: "Sur le trottoir, ils rencontraient Gontard le fameux "fumiste" qui sortait d'une pissotière etc..."

Dans l'édition Ferenczi, vous apprendrez avec surprise "qu'Allais sortait de la pissotière", mais un fumiste n'en vaut-il pas un autre ?

L'INVENTION HYDROPATHE

On a par trop négligé le creuset d'idées nouvelles des Hydropathes. Une gerbe d'idées folles, d'idées stupides ou géniales a modifié pour longtemps le monde intellectuel et l'image même de la société repensée dans le dessin d'André Gill, le professeur de dessin cocasse de Sapeck, d'Alfred Le Petit, d'Eugène Le Mouël, d'Emile Cohl. Ce dernier devrait contempler de là-haut sa statue en pied au centre de Disneyland avec la mention: Emile Cohl (alias Coll-Toc) créateur du dessin animé. Négligé en France, il s'exila en Amérique où son dessin magique connut l'essor que vous savez sans profit pécuniaire pour lui. Revenu en France aussi pauvre qu'avant et encore plus désabusé, il vint subir le sort réservé à ses compagnons fumistes: boire la coupe amère de la joyeuseté triste.

Georges Lorin, co-inventeur de l'hydropathie avec Goudeau, n'était pas de cette essence, il n'était pas fumiste, sa joie était un joyau d'art serti au fond de son être intérieur. Georges Lorin resta jusqu'à la fin le charmant poète de ses débuts. Sous l'oeil attentif du buste de son cher camarade Rollinat, il peignait ses bleus paysages féériques, indifférent à la misère matérielle s'obstinant à importuner ce doux rêveur. Les carreaux azurés de son galetas lui assuraient la permanence d'une tendre lumière de printemps. Les anges dodus voltaient sur les cartes réclames illustrées dont il était le génial inventeur pour le plus grand profit des Félix Potin et des Caïffa.

Le soir, rêvant devant sa lampe éteinte faute de pétrole, il rêvait aux détails techniques de l'aviation aquilienne dont il restera le premier et l'unique promoteur. La corruption du monde ne peut atteindre les Georges Lorin, les térébenthines terrestres ne peuvent détacher l'azur céleste de leurs ailes; ils subissent sans sourciller leur exil terrestre et s'en vont comme ils sont venus sur la pointe de leur nuage.

Comme Larousse sur son pissenlit, l'Archimède du groupe souffle à tout vent les idées originelles. Charles Cros a dû regretter que tant de problèmes fussent résolus avant lui, il avait les solutions. Nous le trouvons à l'origine du phonographe, de la photographie en couleurs, de la pierre précieuse synthétique etc., sans compter les idées fulgurantes que son esprit véhiculait, entre un poème et un article, sans avoir le temps matériel d'en dresser le plan, et d'en rédiger le rapport. Il n'a pas déposé le brevet du "monologue" cependant, on s'obstine, à tort ou à raison, à lui en attribuer la découverte.

Le monologue réédite l'histoire des grandes inventions. Chacun veut en revendiquer la paternité ou veut l'attribuer à son héros. Bientôt, la bataille du "vers libre" va faire rage

et Kryszynska, Kahn et d'autres K vont se prévaloir d'une antériorité, y compris Champsaur. On ne prête qu'aux riches, l'invention devait revenir au Copernic de la troupe. Cependant, le véritable créateur du monologue c'est l'hydropathe inconnu qui mérite qu'une flamme perpétuelle vacille sur son tombeau. Avant lui, le monologue n'existait qu'à titre de prototype au temps du salon de Nina de Villard dans un cercle d'intimes.

L'esprit veut s'incarner dans une forme. Les Hydropathes aspiraient à une forme d'art scénique, courte, rapidement conçue, rapidement menée, souple : ce fut le monologue.

Grâce à l'initiative goudalienne, le monologuiste a pu monter sur les planches et affronter un vrai public. Jusque là, le poète n'était qu'"écrivain". Après avoir sué sang et eau sur la rime, le poète devait, le manuscrit sous le bras, courir les revues et les éditeurs pour que son poupon vît le jour.

Le poète muet s'efforçait d'atteindre à travers des opérations nombreuses et complexes un lecteur sourd.

Aujourd'hui, il devient cabotin, il affronte les feux de la rampe... il parle. Le poème reste trop froid, on le réchauffe d'une petite musiquette d'accompagnement. Le poète est devenu chansonnier. Il se met à raconter des histoires drôles en vers et en prose, insensiblement, il est devenu monologuiste.

Par les Hydropathes, le monologue entre dans la vie publique, il a pris son envol pour venir définitivement percher sur les ailes de Montmartre.



PORTRAITS FUMISTES

"J'y rencontrais au quartier Latin de bons petits jeunes gens se croyant possesseurs d'un génie appelé à révolutionner la France et le monde! Que sont-ils devenus?... De tranquilles bourgeois, à coup sûr, fort indifférents sur les questions d'art ou de littérature!"(1).

Quoi ? ce pitre à l'ombre de Cluny et ce brillant avocat d'Assises, cet officier de la Légion d'honneur, le même individu ? Ce poète burlesque et ce fonctionnaire zélé, le même homme ? Ce front ceint des lauriers du poète et cette boutonnière ornée des palmes académiques appartiendraient au même quidam ?

Impossible mais vrai, celui que nous avons cru voir entrer dans l'ombre de l'anonymat, brille...ailleurs; tout simplement, il a changé de peau et d'habits.



(1) R. Maygrier : Le dernier bohème Flammarion s.d.